

LE POÈTE SAUTE- RUISSEAU



DRAMATIQUE DE FRANCK LEPLUS

Dramatique pour un seul comédien en scène

Durée : 1h15

Résumé : Nous sommes en France, à Paris en Mille-huit-cent-quarante-trois. Louis-Agathe BERTHAUD poète, écrivain, journaliste est âgé de trente-trois ans et sa vie s'achève. Il se remémore quelques faits marquants de son existence...

ACTE 1

Louis-Agathe BERTHAUD est en train de déambuler tout en se remémorant son existence. Il a un aspect négligé pour un homme lettré de 1843. Il est revêtu d'une redingote usée. Une barbe mal rasée couvre son visage. Il semble alcoolisé. Il s'appuie sur une cane malgré son jeune âge.

- Mon père était charpentier dans la petite bourgade de Charolles. Il m'a appris le courage des ouvriers et la dureté du métier. Il m'a aussi enseigné sans le vouloir : la vie... Il était appelé BERTHAUD le charpentier de Charolles. Il avait la main lourde lorsqu'il avait, à de nombreuses reprises, levé le coude dans les tavernes. J'ai commencé à travailler jeune... Je devais avoir une quinzaine d'années. J'étais juste assez costaud pour endosser le portoir d'un vitrier. J'allais de village en village en sifflant, en chantonnant et en criant : « V'là l'vitrier ! V'là Vitrier ! V'là L'vitri...L'vitrier ! ». D'une ferme où le vent avait fait se claquer la fenêtre et exploser la vitre à une autre ferme criblée par cette foutue grêle annonciatrice d'une future mauvaise récolte. En ville, c'était plutôt les gamins, les jets de cailloux et les bêtises qui cassaient les fenêtres et me donnaient du labeur... Mes premiers gages : cinquante sous... !

Il fouille ses poches pour trouver un peu de monnaie et n'en sort que deux pièces.

- Je n'ai même plus cela en poche... Notre famille a déménagé sur la grande ville de Lyon. J'ai abandonné mon portoir, mes vitres et mon diamant. J'ai été embauché comme saute-ruisseau chez un huissier. Je portais les missives, courriers, exploits et placets...bonnes et mauvaises nouvelles. Ce travail était moins harassant et me permettait de connaître les rues et ruelles de cette cité des gaules. J'aimais écrire et lire mais surtout écrire car j'ai eu cette chance d'avoir été éduqué en ce sens malgré mon père ouvrier. J'ai profité de mes livraisons pour découvrir les lieux où se réunissaient les mondains, les riches hommes d'affaires, les gens du peuple et les artistes. En fin de journée et parfois tard dans la nuit, nous discussions entre gens de lettres et aspirants écrivains. Je sentis que c'était ma vocation avec pour idée d'écrire la réalité des choses, sorte de colporteur observateur et de poète.

Il s'assied sur un banc.

- Je me suis donc mis à écrire quelques vers... quelques pamphlets. Je tentais d'être au plus près des réalités, fussent-elles dramatiques, sans négliger les émotions, le sens de la vie, les valeurs humaines. La révolution de juillet dix-huit-cent-trente survint l'année de mes vingt ans. Charles, foutu roi, voulait supprimer le droit de presse et de ce fait tous mes espoirs d'écrire dans cette presse si apprêtée.

Il hausse le ton comme s'il déclamait.

- « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement... »

Il reprend son calme.

- Les rois remplacent d'autres rois même s'ils n'en portent pas le titre... les visages changent... les noms changent... les habitudes perdurent. Lamartine venait de rater la députation mais il est et restera jusqu'à mon dernier souffle un exemple pour l'écrivain en herbe que je suis. J'ai pu publier mon « Adieu » dans le journal La Glaneuse et j'en devins l'un des principaux rédacteurs grâce à mon texte :

Il se lève et déclame à nouveau. Il toussote un peu.

- « Les loups sont revenus... Où sont déjà les vaines garanties qui protégeaient votre jeune troupeau ? En quelques mois toutes anéanties... La laine manque, on arrache la peau... Pauvres agneaux, bêlez, bêlez encore ; Les loups sont revenus... ! »

Il fait quelques pas appuyé sur sa canne.

- La misère était grande et les riches fabricants exploitaient les ouvriers qui n'arrivaient même pas à nourrir leurs familles. J'ai donc emboité le pas des ouvriers de ces fabriques d'étoffes de soie destinées au luxe, père des arts uniquement destiné à ces beaux messieurs et ces belles dames... Je devins l'ami de la canaille... J'ai écrit dans le journal du commerce un article qui ressemblait fortement à ça :

Il se place en tribun, gonfle la poitrine et s'exclame.

- Ils ont maitresses et chevaux, maisons à la campagne. Ils ont des loges au grand théâtre, dînent chez LUCOTTE, fument d'onéreux cigares de la Havane... Ils deviennent gras,

gros, joufflus... Leurs visages fleurissent de santé... On leur tire de grands coups de chapeaux... eux qui ne méritent pas plus ces marques de respect que nous autres ilotes, mendiants, prolétaires et gens de rien... ! ...Et, ce fut l'explosion... Ils ont refusé aux canuts un paiement décent pour vivre et manger à leur faim. La Croix-Rousse s'est soulevée. Les fusils ont fauché la vie d'ouvriers prêts à mourir en combattant. Au bureau de la Glaneuse c'était aussi l'effervescence. Sous les bruits détonants j'avais écrit : « A l'heure où nous écrivons, on s'égorge dans les rues : le sang fume sur le pavé... Nos sympathies, disons-le bien haut... Elles sont pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, aujourd'hui et toujours nous revendiquerons pour elle les droits sacrés de la justice, de l'humanité... En ce moment ils font feu sur des malheureux que le désespoir égare, ils les ont réduits là et ils les tuent. Entendez ces coups de fusil, ce sont nos frères qu'on égorge ! »

Il baisse les yeux. Le souvenir hante ses pensées. Sa mine est triste, les traits tirés. Il marque un instant de silence.

- L'insurrection gagna tous les quartiers... Les charges furent de plus en plus violentes contre les ouvriers et firent de nombreux morts... Solidaires, plusieurs d'entre nous, écrivains de LA GLANEUSE nous joignirent aux insurgés... Mes amis PERRIER et PECLLET tombèrent non loin de moi. Leur sang se répandait rougissant les pavés. J'ai senti en moi ce fort sentiment d'injustice... Je fus envahi d'une profonde stupeur... Mon cœur fut brisé par tant et tant de malheurs subits... par ce peuple si miséreux mais si courageux... Je hais ces braves gens vertueux et si respectueux qu'ils ont fait assassiner leurs propres ouvriers, leur main d'œuvre... Celles et ceux qui de leurs mains caleuses... de leurs réveils prématurés... de leurs couchers tardifs... avec des ventres vides... les font vivre et se goinfrer sans aucune sueur coulant sur leur visage, sans aucune blessure et sans aucun risque pour leurs vies riches et opulentes... sordides et nauséabondes existences bâties sur des cadavres mitraillés, égorgés, éventrés, certains si abimés que l'identité semblait incertaine...

Il fait quelques pas incertains.

- PERRIER, PECLLET, mais aussi la plupart des grandes gueules au-devant de leurs amis révoltés... comment échapper aux ajustements des fusils ?... Une répression sanglante qui me reste devant les yeux... l'horreur humaine... le pouvoir qui tue... la France a assassiné ses enfants... Plus rien ne sera comme avant... La rage dans les yeux de l'armée... les coups au sol pour achever la besogne... La première légion de la Garde

nationale, composée principalement de négociants, barre le passage et fait feu. Trois ouvriers sont tués, plusieurs sont blessés. « Aux armes, on assassine nos frères ! » On s'arme de pioches, de pelles, de bâtons, quelques-uns ont des fusils. Des barricades sont dressées et les ouvriers marchent sur Lyon. Bientôt, les tisseurs de la Croix-Rousse sont rejoints par ceux des Brotteaux et de la Guillotière. Un combat sanglant a lieu au pont Morand. Les soldats et gardes nationaux, battus, renoncent à contrôler la Grande-Côte et la montée Saint-Sébastien. Les ouvriers prennent possession de la caserne du Bon-Pasteur et pillent les armureries. Des ouvriers de tous les quartiers se joignent aux canuts qui sont bientôt maîtres de toute la ville. Plusieurs corps de garde de l'armée ou de la Garde nationale sont attaqués et incendiés. L'infanterie essaie vainement de les arrêter, puis recule sous les tuiles et les balles, tandis que la Garde nationale, dont nombre de membres se recrutent parmi les canuts, passe du côté des émeutiers. Au terme d'une rude bataille les émeutiers se rendent maîtres de la ville que fuient le général ROGUET, commandant la 7^e division militaire, ainsi que le maire, Victor PRUNELLE. Ce Maire, médecin appelé autrefois par Napoléon en Egypte pour combattre la peste qui ravageait l'armée. Cet homme arrêté à Malte par les anglais et qui se sauva par l'Espagne pour rejoindre Paris... Ce médecin dont la renommée lui fit une riche clientèle Lyonnaise... Un lâche qui se sauve abandonnant sa ville jonchée de cadavres... Les insurgés sont devenus maîtres de la ville... Ils occupèrent l'hôtel de ville, mais leurs chefs, qui n'étaient « entrés en grève » que pour obtenir la correcte application de l'accord collectif, ne savaient plus que faire de leur victoire. Un comité insurrectionnel s'est formé sous l'impulsion de quelques républicains, mais ne prit pas de mesures concrètes, faute d'un véritable programme et aussi du soutien des canuts, qui refusèrent de voir leur mouvement récupéré à des fins politiques. La semaine suivante, les ouvriers, pensant tenir leur tarif, reprirent le travail. Un total de cent soixante-dix morts et quatre cents blessés.... Le sang versé pour quelques miettes obtenues.... Oui autant de vies brisées...de familles endeuillées...pour le bien être de ces bourgeois qui continueront à être gavés comme des oies... Le peuple restera opprimé... !

Fin acte 1 – Rideau – Lumière

ACTE 2

Louis-Agathe BERTHAUD est attablé avec un pichet de vin et un verre à la main. Il y a posé près de lui sur la table un paquet de feuilles et une plume, un encrier.

- J'ai vu l'oisiveté, l'avarice sordide, insulter en passant l'indigence candide et j'ai dit : « Pauvre peuple ! ...abusé tous les jours ! J'ai vu ronger ses peines, la sublime canaille endurer jusqu'au bout la faim qui la tenaille et j'ai dit : Quoi ! ...souffrir toujours ?... Les riches et les pauvres... prolétaires et propriétaires... quelle belle pensée qu'une société fraternelle dont les talents scientifiques, artistiques, intellectuels et techniques auraient pour mission l'administration de notre pays prospère, garantissant la solidarité, l'esprit d'entreprise et d'initiative, l'intérêt général, la liberté et la paix, le boire et le manger...

Il frappe la table avec son poing, légèrement en colère sans être rageur.

- Je veux servir la cause du peuple avec mes vers brûlants patriotiques... je veux être le témoin fidèle de cette misère grandissante dans une nation où sans cesse le progrès enrichit sans partage... je veux m'élever en m'opposant aux condamnations à avoir la tête tranchée, sentence barbare... et faire que la guillotine doit tomber comme un arbre inutile... Les habits bleus maculés de sang ont massacré les haillons et, à leur tour, les haillons ont occis les habits bleus... Cette guerre civile imbécile et sans grandeur, à tout bien observer, a révélé des assassins, sans finalité ni lendemain glorieux... !

Il se verse un verre et le boit d'un trait en bavant du vin sur son vêtement.

- Qu'avez-vous tiré
De ces travaux sanglants, de cette boucherie ?
Rien !...
Et tout fut perdu, tout de la grande bataille
Où le peuple vainqueur, haut de toute sa taille,
Après avoir brisé les tables de la loi,
Refit la loi plus forte et la rendit au roi... ! »

- De ma plume fugace j'ai osé chatouiller le roi. Aussi son procureur a fait saisir mes écrits. Mes satires déplaisantes, ma liberté déesse belle et sereine ont su trouver leurs lecteurs. La douce Marcelline DESBORDES-VALMORE, cette pionnière de la poésie romantique, femme charmeuse et charmante qui sait où trouver ses admirateurs, pense que j'ai du talent mais que je l'habille quelquefois mal. Encore eut-il fallu que cette prisonnière des apparences, définisse l'aspect vestimentaire voulu ou autorisé des textes, règles grammaticales voire même les sujets autorisés et interdits... J'emmerde la censure et si talent il y a le peuple jugera !

-

Il se verse à nouveau un godet et le porte à ses lèvres puis il se ravise.

- C'est à cette période que j'ai rencontré un savoyard nommé VEYRAT ... Jean-Pierre VEYRAT... qui me rejoignit dans l'écriture pour dénoncer la peine de mort et lutter contre son ignominie... On s'est mis à écrire ensemble une satire hebdomadaire en vers : « l'homme rouge » ...Ah quelle période ce fut... Je me suis retrouvé devant la cour d'assise du Rhône pour offense envers la personne du roi... Acquitté sous les bravos d'une foule qui était présente lors du verdict...le jury déclara même qu'offense il n'y avait pas à écrire... et que jamais bouche de roi n'avait menti plus souvent...le peuple, les juges qui m'ont ragailardi... quelle fierté de damer le pion à la couronne...Ce qui ne manqué pas de me faire une belle notoriété populaire et bien entendu quelques ennemis supplémentaires !

Il boit une rasade et devient ombrageux.

- Mes écrits annoncèrent la tempête ! :
... ces batailles civiles
Ne font que dévaster les moissons et les villes
Et que le sang qui coule et rougit le trottoir
N'engraisse le métier pas plus que le comptoir...

Il se dresse en poussant sur sa canne.

- J'ai le corps usé et meurtri alors que je ne serais sans doute jamais un adulte accompli.
Il faut travailler à réparer notre société blessée, mutilée et estropiée...

Il se dégage de la chaise et fait quelques pas.

- Il faut aujourd'hui que tout le peuple soit libre,
- Que par son avenir le passé s'équilibre, Que la royauté tombe l'épouvantail
- Et que tout homme enfin vive de son travail !
- Pour nous qui poursuivons avec persévérance
- L'avenir de bonheur promis à notre France,
- Qui connaissons le peuple, et savons quels malheurs
- Viennent journellement tremper son pain de pleurs,
- Nous qui de près avons vu toutes ses misères
- Et soulevé le drap qui cache ses ulcères,
- Nous vous répéterons : le peuple meurt de faim !
- Ouvrez mieux votre bourse à ses travaux sans fin
- Si vous ne voulez pas qu'en un jour de bataille,
- Se levant devant vous, grand de toute sa taille,
- Il vous rejette encore ce dilemme brûlant :
- Mourir en combattant ou vivre en travaillant !

- Lyon n'était plus une ville où notre poésie, où nos articles dans les journaux apportaient aux lecteurs ou à ceux qui maniaient la plume et le verbe. A force de ruminer dans une taverne ou dans une autre échoppe, à sans cesse répéter et nous appauvrir dans notre combat, l'idée fit son chemin. Et, ce chemin devait nous mener à Paris, la Capitale du monde. Nous espérions une véritable carrière littéraire. Après quelques godets et mêlant nos sentiments révoltés et offusqués, nos jeunesse bouillonnantes prêtes à témoigner pour obtenir réparation des malheurs causées aux plus faibles, nous nous décidâmes à prendre quelques effets et à vite rejoindre la ville majestueuse où vivaient, semblait-il, tous les artistes réussissant leurs aspirations profondes. VEYRAT était aussi emballé que moi et de surcroit pour ce Savoyard qui avait quitté la Savoie redevenu un duché où il ne faisait pas bon vivre pour un antimonarchiste convaincu. Dès son arrivée à Lyon, il se rapprocha des endroits où nous

autres artistes et écrivains, nous réunissions en vidant des pichets de vin et en refaisant le monde. Nous sommes très rapidement devenus amis puis complices... « L'homme rouge » nous a soudé... Il écrivait en vers depuis son berceau et j'étais admiratif de son travail et de sa fougue. Il est des rencontres hasardeuses que l'on serait bien aise de considérer comme des signes du destin. Nous sommes donc partis vers Paris à pieds puis en diligence... Nous n'étions pas fortunés et nos vêtements en témoignaient. Mais, quitte à dépenser ce qu'il nous restait en monnaie, autant que cela se fasse pour rejoindre cet eldorado... Tous deux avons acquis une certaine réputation à Lyon et elle avait bien évidemment été portée jusqu'à Paris. Nous pensions donc pouvoir assez aisément être collaborateurs d'un journal et y développer nos aspirations à la fois journalistiques et poétiques...

Il se met à sourire en songeant quelques instants...puis il rit...

- Un Saute-Ruisseau, dans la vie, a deux options...celle de rapidement trouver le correspondant et lui livrer de suite le message envoyé ...ou... chercher et chercher encore jusqu'à ne plus oser revenir chez l'avoué qui, s'il est belliqueux, jouera du bâton sur vos côtes... Eh bien Paris...Eh eh eh...Paris... !

Fin acte 2 – Rideau – Lumière

ACTE 3

Louis-Agathe BERTHAUD est affalé dans un vieux fauteuil. Il est malade. Il est en chemise car nous sommes en juillet.

- Quand nous sommes arrivés à Paris il fallait que nous rencontrions nos homologues et les plus sûrs endroits étaient nocturnes et de plaisirs. Après quelques recommandations une bonne adresse nous fut donnée à Ménilmontant... la goguette des Bergers de Syracuse qui acceptait tout autant l'adhésion des hommes que celles des femmes à la seule condition qu'elles soient musiciennes ou poétesses... Pierre COLAU, poète, dit le berger Sylvandre en était le premier président et se nommait lui-même pasteur. Muses, nymphes, saisons, fleurs, amours, jeux et plaisirs... Une bonne adresse que celle-là, tout aussi intéressante que la Lice Chansonnière fondée par Charles LE PAGE et Emile DEBRAUX deux écrivains poètes et chansonniers du milieu parisien... Nous voilà donc sur la place et parmi nos contemporains... Levée de verres... femmes frivoles... intellectuelles... parfois une bourgeoise encanaillée... !

Il tente de se lever mais reste assis...il tousse...

- Notre rêve de vie littéraire totalement indépendante et qui faisait gagner un peu d'argent n'était-elle qu'un mirage ? ... Ma première satire parisienne fut une charge contre le Préfet GISQUET... Qui, bien malin prit un arrêté interdisant aux colporteurs vendeurs de journaux, publications et estampes de crier sur la voie publique des écrits qui n'auraient pas été autorisés par l'administration. Cet arrêté fut invalidé par la justice en première instance, puis en appel, mais le gouvernement réagit en faisant adopter une loi soumettant à autorisation administrative l'activité des crieurs publics...imbécile... et lâche car, cet idiot patenté utilisa contre trois cents francs les services d'un pauvre crève-la-faim nommé Hégésippe MOREAU... il lui fit répondre à ma satire... en vers... de quoi vivre quelques mois... un poète qui s'oppose à un frère poète... Mais, comment le blâmer ... lorsque tu as du mal à te mettre quelque chose dans le ventre ...que tu affrontes le froid recroquevillé sur un lit branlant qu'on te retirera faute d'un loyer payé ? ... Tu seras hébergé par un ami qui te mettra ensuite dehors parce que tu gênes ou que tu bois un peu trop... que tu coûtes finalement sans apporter grand-chose... ta mort prochaine peut-être...alors ça fait peur et la charité s'arrête là... !

Il se lève finalement avec beaucoup d'efforts et toussotant.

- L'insurrection fut vaincue... écrasée... VEYRAT et moi étions peinés, anéantis par cette défaite du peuple ...des petits, des sans noms... Nous fûmes tout aussi attristés lorsque fût annoncée la mort de LAFAYETTE. Ce grand homme, héros de la guerre d'indépendance américaine, représentant de la noblesse auvergnate aux états généraux, commandant de la garde nationale, député libéral sous les cent jours, la restauration et la monarchie de Juillet... Figure légendaire honorée par le clergé qui sous ces mots ont défini l'homme : « Pour le repos du franc-maçon protecteur d'évêques, nous prions ! ». Ce grand homme est mort de phtisie... mal dont je souffre moi-même sans doute... Il a uni autour de sa dépouille la noblesse, le clergé et le peuple...un exploit lorsque l'on sait que deux parties se font la guerre et que les autres bénissent à tout va l'un ou l'autre...Ne pas perdre les ouailles en guenilles ni les bourgeois qui versent les oboles !

Il se dirige vers une table, se sert un verre... réfléchit et bougonne.

- Néanmoins le combat devait être mené encore et encore. Toutes les doctrines d'exploitation de l'homme par l'homme devaient être combattues. J'ai offert ma plume au « REFORMATEUR », au « BON SENS » et au « CHARIVAR » ... la colère me donnait l'énergie nécessaire... mais je suis resté écœuré, le cœur levé et anéanti devant tant d'injustices sociales...comment peut-on déceimment se moquer ainsi de la masse laborieuse qui, tous les jours, œuvre à faire progresser notre nation ? ... comment peut-on croiser le regard de corps décharnés dans les ruelles et les yeux d'un enfant qui cherche à manger parce que son père a été tué et que sa mère est alitée ? ... Comment les êtres dits humains peuvent traiter ainsi leurs contemporains ? Des corps décharnés, des bouches édentés, des indigents malades, des nécessiteux par centaine qui tels des fantômes sont déambulant dans les rues où couchés à même le pavé... !

Il retourne vers son fauteuil en boitillant avec son verre à la main.

- Il y aura toujours un sommet, il y aura toujours une base : la richesse annonce la pauvreté comme le jour annonce la nuit, aussi longtemps qu'il y aura des heureux, il y aura des malheureux... Les riches souhaitent être de plus en plus riches mais les pauvres ont cessé de subir la pauvreté et d'accepter leur condition... le dilemme est bien là... C'est de la vie misérable et indigente des pauvres qu'est faite le havre de bonheur des riches... mais, les yeux s'ouvrent lorsque l'estomac se noue et les exigences ne sont plus les mêmes...alors les bourgeois, les militaires du pouvoir et les nobles s'associent pour que les maux d'estomac soient supportés et s'ils ne le sont pas ...la mort achèvera le

mal... Pourtant il serait si simple et aisé que de découvrir le seuil où les gens auraient de quoi manger et les riches de quoi vivre les luxes de la vie. Qui par ailleurs fournit par son labeur le luxe si recherché si ce ne sont les mendigots que l'on écarte au passage d'un fiacre ?

En colère, il jette son verre vers la table.

- Je n'ai jamais été un saint mais lorsque je vois un enfant mourir de faim, je tente par mes faibles moyens de lui accorder de quoi vivre plus longtemps. Mes gages ne sont pas élevés... il est vrai que je consomme dans les gargotes et ma vie mondaine se cantonne à quelques adresses où les artistes parisiens connus, ou les inconnus venus faire fortune, se rencontrent et partagent quelques sonnets ou chansonnettes nouvellement créés... Parfois je regrette mon Lyon lorsque Saute-ruisseau je rêvais seulement de pouvoir écrire ... Mes chaussures étaient usées et je goûtais de temps à autre du bâton du patron mais fils de charpentier je m'accordais à vaquer d'une amitié ouvrière à une amitié d'écrivain... J'ai choisi la seconde voix tout en préservant la première... Je ne la regrette pas ... même si la portée de mes mots n'a pas été à la mesure de ma volonté...

Il regarde le verre qui s'est brisé sur le sol.

- La haine mène à la colère et les effets de la colère mènent à la souffrance... Je suis exaspéré de respirer un air vicié par l'odeur de la mort... De pauvres types mendient en silence et finalement meurent de faim sans un bruit... L'histoire est comblée par ces hommes qui se déchirent par cupidité, obligeant le sacrifice des plus humbles... La grande révolution n'a finalement rien remplacé dans le domaine du pouvoir... Le peuple aura eu quelques avantages et soubresauts avant que d'autres mieux nés reprennent la main sur la destinée de la nation... Le couperet est tombé, tombé encore, tranchant les têtes, offrant un spectacle aux badauds, considérant les suppliciés comme étant les traîtres ayant conduit ou voulant conduire le pays à la ruine... cinquante ans plus tard nous en sommes au même point... à se demander pourquoi avoir commencé cette révolution ?

Il se met à tousser fortement... puis se reprenant il regarde dans le vide.

- Du vin... il me faut du vin... aigre ce sera sans doute moins cher... il me faut du vin pour me brouiller l'esprit... une veuve Clicquot ?... Un Armagnac ?... Non je veux du

Guinguet de Belleville... le pétillant Guinguet que l'on boit sans retenu avant d'inviter une belle à danser... Casimir DELAVIGNE...qui n'a jamais si bien porté son nom...sera célèbre avec sa chanson sur la révolution de mille huit cent trente : La Parisienne... « Soudain, Paris, dans sa mémoire a retrouvé son cri de gloire : En avant, marchons contre les canons... chaque enfant de Paris de sa cartouche citoyenne fait une offrande à son pays ; Ô jour d'éternelle mémoire !... Pour briser leurs masses profondes, Qui conduit nos drapeaux sanglants ? C'est la liberté des deux Mondes, C'est Lafayette en cheveux blancs...Soyez immortels vous tous que nous pleurons, Martyrs de la victoire... ! »

Il semble assombri, le visage regardant le sol, sans un mot.

- La poésie... ma poésie, cette une lutte secrète et silencieuse entre l'infini du sentiment et la finesse du langage pour lequel cet infini ne se limite ni en temps ni en vérités... Poésie qui témoignera dans les temps futurs d'une réalité certainement si lointaine pour nos descendances... Qui donc aura dans les narines ces odeurs de poudre et de sang chaud... ces odeurs de moisissures dans les masures non chauffées ... ces odeurs de vomissures dans les tavernes malfamées... Je ne suis pas le poète des grands de ce monde qui vit aux crochets et ne doit pas décevoir... Je ne suis pas celui qui, de ses vers, émerveillera la belle du riche bourgeois pour être en retour reconnu... Je ne suis pas de ceux qui flattent et sourient aux fortunés pour en tirer quelques francs... je ne suis pas non plus un jeune fanfaron aux prouesses amoureuses prêt à séduire une vieille rombière fortunée pour assoir mes fesses dans son canapé... Je ne suis qu'un spectateur dont les émotions se couchent sur le papier en satires ou en articles pour que les gens lettrés puissent être touchés et réagir aux malheurs de notre temps... La poésie ne nourrit pas son homme... Je ne suis que fort peu récompensé... Je m'en vais de ce pas ...difficile ... descendre à cette petite taverne de la rue des beaux-arts... qui me fait crédit en attendant qu'un journal ne me verse mes gages... Allons-y ... Louis-Agathe est encore assez vaillant pour entreprendre ce périple de descendre un escalier et une ruelle et arriver à cet objectif que tout boit-sans-soif est capable d'atteindre... !

Il se lève avec peine, se dresse, appuie sur sa canne et quitte la pièce...

Fin acte 3 – Rideau – Lumière

ACTE 4

Louis-Agathe BERTHAUD est au plus mal. Il est semi assis dans son lit. Il est torse-nu. Un drap Sali le couvre partiellement. Il n'est pas rasé. Sa voix est fatiguée. Il tousse fortement.

- Monsieur DUPLESSY...DUPLESSY... voilà le pseudonyme que je me suis donné pour trahir la poésie en m'adonnant au théâtre... J'ai côtoyé de grands noms...Eugène LABICHE et *la cuvette d'eau* au théâtre du Luxembourg... *Vautrin* d'honoré de BALZAC au Théâtre de la porte Saint-Martin pièce jugée dangereuse et qui sera interdite... *Cosima ou la haine dans l'amour*, ce drame de George SAND au théâtre Français... quelle foutue femme... elle a pris la défense des femmes, prôné la passion, fustigé le mariage et lutte contre les préjugés d'une société conservatrice.... George SAND a fait scandale par sa vie amoureuse agitée, par sa tenue vestimentaire masculine, dont elle a lancé la mode, par son pseudonyme masculin, qu'elle adopté dès 1829... cette femme était incontournable tant ses écrits étaient nombreux et touchaient toutes les parties de notre société ... Pendant cette période j'ai tenté le théâtre avec un ami, ARAGO, et je m'en suis vite retourné à mes écrits originels tellement le théâtre ne nourrissait, lui non plus, pas son homme... Quelle absurdité de vivre de cette façon... L'espoir néanmoins a toujours été de mes instincts... !

Il reste immobile, les yeux dans l'horizon... sa voix ténébreuse s'élève doucement.

- Le pauvre Hégésippe MOREAU, qui un beau jour nous avait trahi, pour trois cents francs errait dans le froid humide qui glaçait les os... Nous l'avions recueilli dans notre logement rue des beaux-arts...pas pour très longtemps car son état justifia qu'on le conduise bien vite à l'Hôpital... Il était sans force... sans conscience presque... il est mort de misère... Veyrat, très touché de cette finalité dramatique d'une existence peu heureuse, me confia sa volonté de suicide, de mettre fin à ses jours... de détruire sa vie, son corps et ses douleurs incessantes... Il s'en alla bien vivant vers sa Savoie... me laissant à Paris sans le premier grand ami et confident que j'avais... Ce fut une forte solitude qui s'empara de moi... solitude qui ne m'a jamais plus quitté... !

Il tente de se redresser un peu dans son lit.

- J'ai donc continué seul mon chemin, en poète miséreux, écrivant pour les plus humbles... Les vidangeurs de la barrière du combat... les chiffonniers de la rue Mouffetard... Les décrotteurs du pont neuf ... Les acheteurs de bouteilles cassées... les badigeonneurs et bitumiers... les marchands de peaux de lapins... les récurveurs d'égouts et les repasseurs de ciseaux... les vitriers... V'là l'vitrier... V'là l'vitrier... V'là L'Vitri... L'Vitrier... J'ai pleuré au bord de la Seine cette bonne ville de Lyon que je ne reverrai plus... !

Il a du mal à respirer. Il a moins de force mais s'efforce de parler.

- Peut-être que plus tard, lorsque je ne serai que poussière parmi la poussière, que l'égalité entre les hommes sera réelle et que la justice sera plus tolérante... Peut-être que les femmes pourront à l'instar des hommes jouer de pouvoir sans pour cela charmer, s'encanailler la nuit ou ruser le jour... Oui, peut-être que dans un lointain avenir un homme se souviendra du poète des pauvres que j'aurai été... Le poète prolétaire... Le fils du charpentier... moins connu que l'autre... ignoré des salons bourgeois et des assemblées sectaires... aimé du peuple et des piliers de tavernes... !

Il tousse avec difficulté. Sa poitrine semble lui faire mal. La tuberculose l'achève.

- La mort me guette ... je sens le froid de la faux sur ma nuque... elle est là, patiente... ma poitrine se serre... J'irai bientôt dans mon nouveau logis au cimetière de Montmartre... Aujourd'hui est mon dernier jour ici à Chaillot rue Bizet chez mon frère lui aussi Maître charpentier... Je n'ai que trente-trois ans mais j'ai l'impression d'être un vieillard... Je vais rejoindre dans la tombe les poètes perdus... les plumes disparues... ceux qui n'existent plus dans la mémoire des hommes... !

Il prononce très doucement ses derniers mots :

- Tout me fatigue, tout m'ennuie,
Et même quand le jour est beau,
Je sens en moi tomber la pluie,
Comme des pleurs dans un tombeau... !

Fin acte 4 – Rideau – Lumière

Epilogue

Une voix grave s'élève. Le débit de parole est lent.

Le narrateur :

« La poésie et la patrie viennent de faire une perte regrettable... De Lyon à Paris une voix s'est tue... Louis-Agathe BERTHAUD a laissé de nombreux amis et admirateurs de son talent. On peut dire de lui que les vers sortaient de sa pensée, brûlant comme l'acier de la fournaise ardente... Il aura laissé de la poésie dans la mémoire des pauvres et de l'effroi sorti de sa plume dans la mémoire des nantis... Un poète qui respecta toute sa vie son honnêteté vis-à-vis de ses valeurs d'homme, celles qui ont fait de lui cet être sensible à la misère des pauvres gens, le révolté et le rédacteur témoin d'une époque parfois sans humanité. Perdu dans les tombes obscures de Montmartre il restera dans notre mémoire car sa force et bien plus forte que celle de l'oubli... !